

**PATRICIA
CORNWELL**

VOILE ROUGE

**UNE ENQUÊTE
DE KAY SCARPETTA**

roman

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR ANDREA H. JAPP



Titre original :
RED MIST
Éditeur original : G.P. Putnam's Sons, New York

© original : CEI Enterprises, Inc., 2011
ISBN original : 978-0-399-15802-5

Pour la traduction française :
© Éditions des Deux Terres, mars 2012

ISBN : 978-2-84893-112-8

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.les-deux-terres.com

Mes remerciements vont au centre de santé publique des Marines, au Dr Marcella Fierro, au Dr Jamie Downs, ainsi qu'aux autres experts qui m'ont grandement aidée dans mes recherches, notamment Stephen Braga, qui m'a si généreusement fait profiter de sa vaste connaissance du droit pénal.

Comme toujours, je tiens à exprimer ma reconnaissance au Dr Staci Gruber pour ses immenses compétences techniques, pour son expertise, sa patience et ses encouragements.

Staci, ce roman t'est dédié.

Et j'entendis une voix forte qui venait du temple et disait aux sept anges : « Allez et répandez sur la terre les sept coupes de la colère de Dieu ! »

Apocalypse 16,1.

CHAPITRE 1

Les rails d'acier, de la couleur brunâtre du sang séché, coupent la route pavée un peu défoncée qui pénètre plus avant dans le Lowcountry. Alors que je traverse les voies de chemin de fer, l'idée que le pénitencier pour femmes de Géorgie se situe du mauvais côté me trotte dans l'esprit. Peut-être devrais-je y voir un autre avertissement et faire demi-tour. Il n'est pas tout à fait seize heures ce jeudi 30 juin. J'ai encore le temps de prendre le dernier vol à destination de Boston. Pourtant je sais que je ne m'y résoudrai pas.

Cette partie de la côte de Géorgie est une étendue morose d'inquiétantes forêts aux arbres ornés de chevelures de tillandsias parasites qui pendent de leurs branches, auxquelles succèdent des lais de vase pointillée de cours d'eau sinueux, qui soudain cèdent la place à de vastes plaines herbeuses écrasées de lumière. De grandes aigrettes et des hérons bleus survolent les eaux saumâtres, le bout de leurs pattes frôlant la surface. Puis les bois se referment à nouveau sur l'étroite route de goudron que je suis. Des langues de kudzu étranglent les sous-bois et grimpent à l'assaut de la voûte des arbres, étalant leurs feuilles vert sombre qui m'évoquent des écailles. Des cyprès géants aux troncs noueux s'élèvent au-dessus des marécages, tels des rôdeurs préhistoriques. Je n'ai encore aperçu ni alligators ni serpents, mais je suis certaine qu'ils se terrent dans les parages, surveillant de loin ma grosse machine blanche qui vrombit, toussote et pétarade.

J'ignore comment je me suis retrouvée dans cette cage bruyante qui slalome sur la route et empeste le *fast-food*, le tabac froid, sans oublier des remugles de poisson pourri. Ce n'est certes pas le type d'engin que j'avais demandé à Bryce, mon chef du personnel, de réserver, précisant que je souhaitais un véhicule sûr, fiable, une berline de taille moyenne, de préférence une Volvo ou une Camry, équipée d'un GPS et d'*airbags* centraux et latéraux. Lorsque, à ma descente d'avion, un jeune homme s'est avancé vers moi sur le terminal de l'aéroport au volant d'un utilitaire blanc dépourvu d'air conditionné et même d'une simple carte routière, je lui ai dit qu'il s'agissait sans doute d'une erreur. On avait dû se tromper de client. Il m'a fait remarquer que mon nom, Kate Scarpetta, était inscrit sur le contrat de location, à quoi j'ai rétorqué que mon prénom est Kay et non pas Kate, et que peu m'importait ce qui était porté sur ledit contrat. Je n'avais pas réservé de camionnette. Le jeune homme, très bronzé, vêtu d'un débardeur, d'un bermuda camouflage et portant des chaussures de bateau, m'a fait part des plus vifs regrets de la compagnie de location Lowcountry Connection. Il n'avait pas la moindre idée de ce qui s'était produit. Sans doute un problème informatique. Il aurait été si heureux de pouvoir me proposer un autre véhicule, mais aucun ne serait disponible avant plusieurs heures, voire avant le lendemain.

Jusqu'à présent rien ne marche comme je l'avais prévu. J'imagine mon mari, Benton, me rétorquer qu'il me l'avait bien dit ! Je le revois hier soir, appuyé au comptoir de travertin de la cuisine, grand, élancé, ses cheveux gris argent si épais, son élégant visage aux méplats bien dessinés, me jetant un regard sombre alors que nous discutons à nouveau de ma venue ici. Les derniers vestiges de ma migraine viennent enfin de disparaître. Comment se fait-il que je croie encore, en dépit de l'évidence, qu'une demi-bouteille de vin puisse régler les divergences de points de vue ? D'ailleurs il s'agissait sans doute de plus d'une demi-bouteille d'un pinot gris très honorable pour son prix, léger mais rond, avec une touche de pomme.

L'air qui s'engouffre par les vitres baissées des portières est lourd et chaud. Je détecte l'odeur soufrée et âcre de la pourri-

ture végétale, des marais d'eau salée, de cette sorte d'humus noir et détrempé typique de la région. La camionnette avance par à-coups comme je longe un tournant tacheté de lumière où des urubus à tête rouge déchiquettent un cadavre quelconque. Les affreux oiseaux aux ailes qui semblent effilochées et au crâne nu s'envolent lourdement, avec lenteur, alors que je fais un écart pour éviter de rouler sur la fourrure raidie d'un raton laveur. L'air étouffant se mêle à cette odeur intense de décomposition qui m'est si familière. Humain ou animal, peu importe, je peux reconnaître la mort de loin. Si je descendais de voiture pour examiner la dépouille, je serais sans doute à même de déterminer ce qui a tué ce raton laveur et quand, et peut-être aussi d'imaginer de quelle façon il a été heurté.

Les gens m'attribuent l'étiquette de médecin expert, mais certains pensent que je suis coroner, et parfois ils s'imaginent que je suis chirurgien de la police. Pour être précise, disons que je suis médecin, avec une spécialisation principale en pathologie et d'autres sous-spécialisations en anatomopathologie médico-légale, en radiologie tridimensionnelle, me permettant d'utiliser les CT-scans pour autopsier un cadavre avant même de l'inciser à l'aide d'un scalpel. Je suis également diplômée en droit et colonel réserviste de l'armée de l'air, sous-entendant une affiliation au département de la Défense, lequel m'a nommée l'année dernière directrice du centre de sciences légales de Cambridge, qu'il finance en collaboration avec le Commonwealth du Massachusetts, le Massachusetts Institute of Technology (MIT) et Harvard.

Mon expertise consiste à déterminer par quels mécanismes quelque chose tue ou ne tue pas, qu'il s'agisse d'une maladie, d'un poison, d'une erreur médicale, d'un décès accidentel ou par arme à feu, ou d'une bombe artisanale. Chacun de mes actes doit rester dans le strict cadre de la loi. Mon rôle consiste également à assister le gouvernement américain lorsqu'il le souhaite. Je prête serment et témoigne aux procès. Au fond, la résultante de tout ça est que je ne peux pas vivre à l'instar de la plupart des gens. Il me faut être objective et froide, je n'ai pas d'autre option. Je ne suis pas censée avoir d'opinions personnelles ou me laisser aller à des réactions émotionnelles, quelle que soit l'enquête qui

m'est confiée, si cruelle et horrible soit-elle. Même si la violence m'est directement destinée, comme cette tentative de meurtre à laquelle j'ai échappé il y a quatre mois, il me faut rester aussi peu affectée qu'un poteau métallique ou un roc. Ma résolution, pas plus que mon calme ou ma maîtrise, ne doit jamais fléchir.

— Vous n'allez pas me faire un stress post-traumatique, n'est-ce pas ? m'a lancé le général John Briggs, le chef des médecins experts des forces armées, peu après que j'ai failli me faire assassiner dans mon garage, le 10 février dernier. Les merdes arrivent, Kay. Le monde regorge de tordus.

— En effet, John. Les merdes arrivent. J'ai déjà eu mon content, pourtant ça continuera, ai-je répliqué comme si tout allait bien, comme si j'avais encaissé à merveille, alors que j'en étais loin.

Mon intention consiste à apprendre le maximum de détails au sujet de la glissade fatale de Jack Fielding et je veux que Dawn Kincaid paie le prix fort pour ce qu'elle a fait : la prison sans aucune possibilité de liberté conditionnelle. Je jette un regard à ma montre sans lâcher le volant de cette fichue camionnette qui tressaute d'épouvantable façon. Peut-être devrais-je faire demi-tour ? Le dernier avion pour Boston décolle dans moins de deux heures. Je pourrais arriver à sauter dedans. Pourtant je n'en ferai rien. Je me suis engagée dans quelque chose, pour le meilleur ou pour le pire. J'éprouve un peu l'impression d'être passée en pilotage automatique, un pilotage téméraire et peut-être même vengeur. De fait, je suis consciente de la colère qui m'habite. Mon mari, le psychologue légal du FBI, ne m'a-t-il pas dit hier soir, alors que je préparais le dîner dans la cuisine de notre vieille demeure de Cambridge construite par un transcendantaliste :

— Tu te fais mener en bateau, Kay. On est sans doute en train de te piéger, mais ce qui m'inquiète le plus, c'est que ça semble te convenir. Ce que tu traduis par une envie de te sentir proactive et utile n'est autre, en réalité, que ton besoin d'apaiser ta culpabilité.

— Jack n'est pas mort par ma faute, ai-je protesté.

— Tu t'es toujours sentie coupable à son égard. D'ailleurs il s'agit d'une tendance générale : tu te sens coupable pour plein de choses qui n'ont rien à voir avec toi.

— Je vois. Donc, lorsque je pense que je pourrais changer la donne, il ne faudrait surtout pas le faire, ai-je résumé en découpant les carapaces de gambas cuites au court-bouillon à l'aide d'une paire de ciseaux de chirurgie. Lorsque je décide de prendre des risques pour aboutir à des informations utiles et aider à l'établissement de la vérité et de la justice, en réalité je me laisse mener par ma culpabilité.

— Tu crois de ta responsabilité de réparer les choses. Ou même de permettre de les prévenir. Cela a toujours été le cas. Depuis que tu as pris soin de ton père malade quand tu étais encore une petite fille.

— À ceci près qu'aujourd'hui je ne peux rien empêcher, ai-je rectifié en lançant les carapaces dans la poubelle et en ajoutant une pincée de sel dans la marmite en acier inoxydable remplie d'eau bouillante et posée sur la table de cuisson vitrocéramique, le centre de ma cuisine. Jack a été abusé sexuellement alors qu'il était adolescent et je n'ai pas pu l'éviter. Pas plus que je n'ai pu l'empêcher de gâcher sa vie. Aujourd'hui il est mort, et je n'ai pas pu prévenir son meurtre non plus.

Je me souviens d'avoir récupéré un couteau de cuisine avant de poursuivre :

— D'ailleurs, si on veut être parfaitement honnête, j'ai à peine réussi à empêcher mon propre assassinat.

J'ai émincé l'oignon et l'ail, la fine lame d'acier cliquetant à toute vitesse sur le polypropylène antibactérien, concluant :

— Le fait que je suis toujours en vie relève d'un heureux concours de circonstances.

— Tu ne devrais à aucun prix te rendre à Savannah, a déclaré Benton.

Je lui ai demandé de déboucher la bouteille de vin et de nous servir un verre. Nous avons bu tout en campant chacun sur ses positions. Nous avons picoré, l'esprit ailleurs, en dépit de ma *mangia bene, vivi felice cucina*, la cuisine du bien manger et vivre heureux. Ni l'un ni l'autre n'étions heureux. À cause d'elle.

La vie de Kathleen Lawler a été un cauchemar. Elle a pris vingt ans de prison pour homicide involontaire, alors qu'elle conduisait sous l'emprise de l'alcool. Elle a été incarcérée plus long-

temps qu'elle n'a été libre, depuis les années 1970, où elle a été condamnée pour agression sexuelle sur un garçon qui a grandi pour devenir mon assistant-chef à l'institut médico-légal, Jack Fielding. Celui-ci est mort, abattu d'une balle en pleine tête par leur « enfant de l'amour ». C'est ainsi que les médias ont baptisé leur fille, Dawn Kincaid, confiée à l'adoption dès sa naissance puisque sa mère se trouvait en prison. Une très longue histoire. Il m'arrive maintenant si souvent de dire cela. S'il y a une leçon que la vie m'a enseignée, c'est qu'une chose peut et va mener à autre chose. La catastrophique histoire de Kathleen Lawler est une parfaite illustration de la métaphore des scientifiques lorsqu'ils expliquent que le battement d'une aile de papillon se traduit par un ouragan à l'autre bout de la terre.

Au volant de ma bruyante et bringuebalante camionnette de location, alors que je traverse une zone marécageuse, engloutie sous la végétation qui ne devait guère être très différente au temps des dinosaures, je me demande quelle aile de papillon, quel souffle du chaos a pu engendrer Kathleen Lawler et les ravages qu'elle a causés. Je l'imagine dans sa cellule de cinq mètres carrés équipée d'une cuvette de toilette en inox et d'un lit en métal gris, la seule ouverture vers l'extérieur se réduisant à une étroite fenêtre grillagée qui donne sur la cour de la prison où pousse une herbe rêche et où sont plantés des tables de pique-nique et des bancs en ciment, sans oublier des sanisettes chimiques. Je sais combien de changes de vêtements on lui a attribués, pas des vêtements du « monde libre » a-t-elle précisé dans ses *e-mails* auxquels je n'ai pas répondu, mais des uniformes carcéraux, pantalons et hauts, deux de chaque. Elle a lu tous les livres de la bibliothèque au moins cinq fois, possède une jolie plume selon ses dires. Il y a quelques mois elle m'a envoyé un poème en affirmant qu'elle l'avait écrit en pensant à Jack :

DESTIN

Il est revenu tel l'air et moi la terre
et nous nous sommes enfin retrouvés.
(Ce n'était pas mal en réalité,
juste un détail

dont nous nous sommes à peine aperçus
et dont nous aurions pu nous passer.)

Doigt de feu,

acier froid, glacé.

Le four bâille

le gaz s'échappe –

évoquant les lumières d'un accueillant hôtel.

J'ai lu et relu le poème, décortiquant chaque mot, traquant un message dissimulé, d'abord inquiète de cette référence menaçante à un four dont le gaz s'échappe, pouvant suggérer des pulsions suicidaires chez Kathleen Lawler. Peut-être l'idée de sa mort prochaine la séduit-elle, à la manière d'un accueillant hôtel, ai-je expliqué à Benton, qui s'est contenté de répliquer que le poème révèle sa sociopathie et son déséquilibre mental. Kathleen Lawler est convaincue de n'avoir rien fait de répréhensible. Avoir des relations sexuelles avec un gamin de douze ans dans l'établissement pour jeunes à problèmes où elle exerçait comme thérapeute était pour elle quelque chose de magnifique, une manifestation de pur et parfait amour. Bref, leur destin. C'est sa façon biaisée de voir les choses, a dit Benton.

Ses envois ont cessé brusquement il y a maintenant deux semaines, puis mon avocat m'a téléphoné pour me faire part d'une requête. Kathleen Lawler voulait discuter avec moi de Jack, mon protégé, celui que j'ai formé au début de ma carrière et qui a travaillé avec moi par intermittence durant vingt ans. J'ai accepté de la rencontrer au pénitencier pour femmes de Géorgie, le GPFW, mais uniquement en tant que visiteuse, en abandonnant ma qualité de « Dr Kay Scarpetta ». Je ne serai pas la directrice du centre de sciences légales de Cambridge, ni un médecin travaillant pour les forces armées, ni un anatomopathologiste, ni aucun autre expert. Aujourd'hui je me contenterai d'être Kay, et la seule chose que Kay et Kathleen partagent est Jack. Quoique nous échangeons, nos paroles ne seront pas protégées par le secret professionnel, et ni avocat, ni gardien, ni quelque autre membre du personnel de la prison ne sera présent.

La lumière change et la dense forêt de pins s'éclaircit pour se prolonger en morne clairière. Des panneaux en métal vert indiquent une zone industrielle et signalent la fin de la route de campagne qui m'a menée ici et l'interdiction de poursuivre plus avant. À défaut d'être muni d'une autorisation, le promeneur est prié de faire demi-tour immédiatement. Je longe une casse dans laquelle s'amoncellent des camions et des voitures pulvérisés ou défoncés, puis une pépinière avec ses serres, ses grands pots de plantes ornementales, de bambous et de palmiers. Juste devant moi s'étire une large pelouse plantée de pétunias aux couleurs vives et de marguerites qui forment les lettres bien dessinées GPFW, le pénitencier pour femmes de Géorgie, au point que je me croirais presque devant un joli parc de ville ou un parcours de golf. Le bâtiment réservé à l'administration, en briques rouges, orné de colonnes blanches, détonne assez pompeusement au milieu des cubes de ciment aux toits de métal bleu entourés de hautes grilles. Les doubles rouleaux de barbelé concertina étincellent telles des lames de scalpel au soleil.

Si j'en juge par les recherches sérieuses que j'ai menées, le GPFW sert de modèle à pas mal d'autres prisons. On le considère comme un exemple probant, éclairé et humain de réinsertion des criminelles, puisque beaucoup d'entre elles y suivent des formations aux métiers de plombier, électricien, esthéticienne, menuisier, garagiste, couvreur, cuisinière, traiteur, voire paysagiste. Les détenues ont la charge de l'entretien des bâtiments et des pelouses. Elles préparent les repas, travaillent à la bibliothèque, dans le salon de beauté, donnent un coup de main au service médical et assurent la publication de leur propre magazine. On les encourage vivement à mettre à profit leur séjour derrière les barreaux pour passer un diplôme d'un niveau équivalant à peu près au bac. Tout le monde ici doit assurer sa subsistance grâce aux opportunités offertes, à l'exception des femmes emprisonnées dans le quartier de haute sécurité, baptisé « Bravo Pod », là où a été transférée Kathleen Lawler il y a deux semaines, lorsque ses *e-mails* ont cessé d'arriver sur ma messagerie.

Tout en me garant sur le parking réservé aux visiteurs, je vérifie mon iPhone pour m'assurer qu'aucune urgence ne vient de

me tomber dessus, espérant un message de Benton, qu'en effet je trouve. « Il fait très chaud là où tu es. Ils annoncent de l'orage. Sois prudente et tiens-moi au courant. Je t'aime », a écrit mon mari toujours terre à terre, qui ne manque jamais de m'offrir un petit concentré météorologique ou d'autres informations pratiques lorsqu'il pense à moi. Je l'aime aussi, tout va bien et je l'appellerai dans quelques heures, c'est ce que je tape en réponse tout en observant un groupe d'hommes en costume-cravate qui sortent du bâtiment de l'administration, escortés de membres du personnel pénitentiaire. Les hommes ressemblent à des avocats ou à des officiels de la prison et je les suis du regard jusqu'au moment où ils s'engouffrent dans une voiture banalisée, me demandant qui ils sont au juste et ce qu'ils viennent faire ici. Je lance mon téléphone dans mon sac en bandoulière que je glisse sous mon siège, n'emportant rien avec moi, hormis mon permis de conduire, une enveloppe vierge de toute mention et les clefs de l'utilitaire.

Le chaud soleil d'été me fait l'effet d'une main bouillante et lourde pressée contre ma peau. Des nuages s'accroissent au sud-ouest, formes de plus en plus compactes. Des effluves de lavande et de clèthre à feuilles d'aulne parfument l'air. Je remonte une allée de ciment qui chemine entre les buissons en fleur et les massifs admirablement entretenus, tout en sentant le poids de regards qui convergent vers moi depuis les étroites fenêtres donnant sur la cour de la prison. Les détenues n'ont rien de mieux à faire que scruter un monde dont elles ne font plus partie, recueillant des informations avec plus de perspicacité que la CIA. J'ai l'impression qu'une sorte de surveillance collective emmagasine le moindre détail, depuis ma camionnette blanche avec ses plaques minéralogiques de Caroline du Sud jusqu'à la façon dont je suis habillée. Je ne porte pas aujourd'hui mon habituel tailleur professionnel ni mes vêtements d'investigation, mais un pantalon kaki, un chemisier à rayures bleues et blanches dont j'ai rentré les pans et des mocassins en cuir tressé, assortis à ma ceinture. Je n'arbore aucun bijou, à l'exclusion d'une montre en titane montée sur un bracelet en caoutchouc noir et de mon alliance. Il serait ardu pour quiconque de deviner mon statut

VOILE ROUGE

économique ou qui je suis, ma profession, même si mon véhicule de location ne colle pas vraiment à l'image que je voulais donner.

Je souhaitais adopter l'apparence d'une femme blonde d'âge moyen, coiffée avec naturel, une femme ne faisant rien de particulièrement important ni même d'intéressant de son existence. C'était sans compter sur cette fichue camionnette : cette monstruosité blanche à la carrosserie complètement éraflée et aux vitres teintées, si sombres qu'elles sont presque noires à l'arrière, comme si je travaillais sur un chantier ou faisais des livraisons, ou encore que je sois venue au pénitencier pour transporter une détenue, morte ou vivante. L'idée me traverse l'esprit alors que je sens le regard des femmes posé sur moi. Je ne rencontrerai pas la plupart d'entre elles, bien que je connaisse le nom de certaines, celles qui ont été impliquées dans des histoires infâmes relayées par les médias et dont les crimes monstrueux ont fait l'objet de présentations lors des congrès professionnels auxquels j'assiste. Je m'interdis de regarder autour de moi, de laisser paraître que je suis consciente que toutes me surveillent, tout en me demandant où se trouve la mince fenêtre de Kathleen Lawler.

La situation doit être particulièrement chargée d'émotions pour elle. Je parierais qu'elle n'a pas pensé à grand-chose d'autre depuis quelque temps. Pour des individus dans sa situation, je suis le dernier lien avec ceux qu'ils ont perdus ou tués. Je deviens le substitut de leurs morts.